MILLE ET UNE FILMS

LES NOUVEAUX JOURS PRODUCTIONS

DOSSIER DE PRESSE

VUE SUR MER

Un film de Xavier Champagnac



france•tv CNC Région BRETAGNE PROCIREP ANGOA

RÉSUMÉ

Le camping municipal de La Saline va fermer. Les résidents devront partir. Ils vivaient là à l'année, dans des mobile-homes entre mer et bitume. Ce film raconte la violence silencieuse d'un départ imposé et suit, au jour le jour, celles et ceux qui habitent ce lieu promis à l'effacement.





Diffusion le 9 avril 2026 sur ICI Normandie - France Télévisions

Télécharger les visuels

Voir un extrait du film

INTENTIONS

« Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. »

Georges Perec

Tout est parti d'un article de presse.
Un court papier lu dans *La Manche Libre*, annonçant la fermeture prochaine d'un camping municipal à Cherbourg. Quelques lignes, sans effet, parmi d'autres informations administratives. On y apprenait qu'une trentaine de personnes, propriétaires de leur mobile-home, vivaient là à l'année et allaient devoir partir.

J'ai tout de suite compris que ce n'était pas seulement l'histoire d'un camping qui ferme.
C'était une histoire de logement. Une histoire ordinaire, banale en apparence, mais révélatrice d'une violence sociale plus large.

En France, plus de 16 millions de personnes sont aujourd'hui touchées par ce que l'on continue d'appeler une crise du logement. Le mot est devenu trop faible. Ce que j'ai filmé à Cherbourg n'était pas une exception, mais le reflet d'un phénomène durable : la flambée des prix, la raréfaction des logements accessibles, le désengagement progressif de la puissance publique. Pour certains, vivre à l'année dans un camping n'est plus un choix marginal, mais la seule solution possible.

À Cherbourg, ce camping a fermé. Et avec lui, un lieu de vie construit au fil des années.

J'ai filmé un déménagement forcé. Pas seulement le départ, mais surtout le temps qui le précède. Ce temps de flottement où plus rien n'avance vraiment. Les mots manquent, les gestes se ralentissent. On ne sait pas encore par où commencer, ni ce qui va suivre. L'incertitude s'installe, lourde, envahissante. La solitude aussi. Peu à peu, pourtant, il faut se résoudre à partir, sans savoir où l'on va.

J'ai filmé des personnes déjà fragilisées par leur situation, soudain désemparées par l'annonce. Une colère existe, des tentatives aussi : des lettres envoyées, des gestes de protestation, une pancarte martelée. Mais ces élans se heurtent vite à une réalité qui les dépasse. Peu à peu, la lutte se fissure et laisse place à une forme de stupeur silencieuse.

Quitter un lieu de vie, ce n'est pas déplacer des meubles. C'est perdre des habitudes, des liens, une stabilité fragile. C'est accepter que son espace intime soit considéré comme provisoire, interchangeable, sans valeur.

Très vite, le film s'est imposé comme un film sur l'injustice. Une injustice calme, légale, administrative. Le sentiment d'être compté pour peu. Celui d'une classe populaire face à des décisions prises ailleurs, par d'autres, sans réelle possibilité de discussion.

Je n'ai pas fait un film de combat. Il n'y avait pas de victoire à attendre. La décision était déjà prise. *Vue sur mer* est devenu un film sur cet entre-deux, quand il faut apprendre à faire avec.
Mais ce que j'ai cherché à capter, au cœur de cette épreuve, c'est aussi autre chose. De la tendresse. Une forme de poésie malgré tout. Une dignité fragile, mais tenace, dans un regard, une parole, un silence partagé.

Ce film est une tentative pour rendre visibles des existences que l'on regarde rarement. Des vies modestes, traversées par l'incertitude et l'injustice, mais habitées d'une humanité discrète, qui ressemblent à tant d'autres, partout en France.

« J’ai peur d’être à la rue. Tout le monde a peur d’être à la rue. »

Michel

« C’est de l’humain qu’on traite, pas du béton. »

Sylvie

« J’ai fait l’armée, j’ai payé mes impôts toute ma vie. Et là, on nous jette comme des chiens. On nous rabaisse au lieu de nous aider. »

Gilles

« J’ai vendu ma caravane contre un déménagement. »

Fanny





ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

« Le logement est devenu l'un des angles morts du cinéma social.
On parle beaucoup du travail, du chômage, de l'école…
On parle moins de l'endroit où l'on vit. »

« Un jour, la fille de Berthe m'a dit : « On ne déracine pas les vieux arbres. »
Cette phrase m'est restée. Elle dit quelque chose de très simple :
certains départs ne sont pas des transitions, ce sont des arrachements.
On peut changer d'adresse, mais on ne déplace pas des racines aussi facilement. »

Comment s'est déroulée ta première rencontre avec les habitants du camping, ont-ils immédiatement adhéré à ta démarche ?

Pas du tout. Je frappe à une première porte : accueil glacial. À la deuxième : on me renvoie presque sèchement. Ici, on a appris à se méfier. Les journalistes passent et disparaissent. La fermeture du camping venait d'être annoncée : ils étaient sidérés, abasourdis, parfois en colère, souvent simplement perdus. Puis, petit à petit, quelque chose s'est ouvert. Une curiosité. Parfois même un soulagement. L'envie de parler revenait par vagues, maladroite, fragile. L'envie d'être écouté, vraiment écouté. J'ai rencontré Michel, Édith, Sylvie, Gilles. Ils ont accepté la caméra, mais surtout la présence. Ils avaient besoin de dire. Et moi, j'avais besoin de comprendre. Je ne pouvais pas filmer ces vies comme un décor. Il fallait du temps. Revenir. Poser la caméra. Discuter sans filmer. Parfois aider à porter un carton, à déplacer une planche. Le documentaire, c'est d'abord une question de durée. La confiance ne se décrète pas, elle se construit.

Au début, certains pensaient que le film pourrait les aider, faire pression, changer la décision. Ils ont vite compris que ma démarche était autre : témoigner, accompagner ce moment de bascule, être là. Pas pour sauver, mais pour regarder avec eux. Ce n'était pas simple. Ils traversaient un moment de flottement profond, une forme de désarroi presque muet. C'est dans cet entre-deux, entre sidération et résignation, que le film s'est construit.

Les crises sociales contemporaines que traversent les classes populaires françaises sont au centre de ton travail de réalisateur. Pourquoi as-tu choisi de traiter la question du logement à travers l'exemple de la vie au camping dans ce nouveau film ?

Parce que le logement est devenu l'un des angles morts du cinéma social. On parle beaucoup du travail, du chômage, de l'école… On parle moins de l'endroit où l'on vit.

En France, des dizaines de milliers de personnes vivent à l'année dans des campings. Ce ne sont plus seulement des lieux de loisirs, mais des refuges économiques. Le mobile-home est devenu une solution par défaut, conséquence de la flambée des prix, de la précarisation, du recul des logements accessibles. Et en France, il y a aussi cette idée très forte qu'il faut être propriétaire de son toit. Le mobile-home permet ça : pour quelques milliers d'euros, on possède quelque chose.

Michel le dit très simplement à la fin du film : quand on n'a pas beaucoup de revenus, c'est parfois la seule manière de vivre à peu près correctement. Le camping résidentiel est une réalité massive, mais presque invisible. On préfère ne pas la voir, parce qu'elle dit quelque chose de très concret sur l'état du logement aujourd'hui.

Filmer un camping qui ferme, c'était filmer cette violence sociale à bas bruit. Un déménagement imposé, un arrachement. Quitter un lieu, ce n'est pas déplacer des meubles : c'est perdre un ancrage, des liens, une place. Ce sont des vies modestes qu'on efface au nom d'un projet urbain plus rentable, plus propre, plus présentable. Ce qui m'a frappé, c'est la facilité avec laquelle on considère ces existences comme secondaires. Comme si elles comptaient moins. Comme si fermer un camping n'était qu'une décision administrative.

J'ai lu *Vivre au camping* du sociologue Gaspard Lion au moment où je réfléchissais au film. Cette lecture a confirmé mon intuition : derrière ces alignements de mobile-homes, il y a une manière d'habiter le monde, fragile, populaire, qu'on regarde peu. Le film est né de là.

Le film ne nous donne finalement pas la raison pour laquelle le camping a fermé. Peux-tu nous en dire plus ?

Officiellement, la raison est claire : un nouveau protocole de sécurité lié à la proximité du site nucléaire. La préfecture a tranché. Le camping se situe dans un périmètre désormais jugé sensible, et la réglementation impose la présence permanente d'un agent de sécurité. Pour une mairie, c'est une charge financière difficilement soutenable. La décision de fermeture a été prise à partir de là. Mais pour les habitants, c'est incompréhensible. L'arsenal est là depuis toujours, les sous-marins aussi. En face, des immeubles HLM ne seront pas évacués. Pourquoi ici et pas là-bas ? Comme si le risque passait à travers la tôle d'un mobile-home mais s'arrêtait aux murs en béton. Ce décalage alimente forcément le doute.

Il y a aussi des raisons moins avouées, plus économiques. Vivre à l'année dans un camping est théoriquement interdit. Tant que cela reste discret, on tolère. Là, la règle devient un levier commode.

Un camping municipal rapporte peu. Il demande de l'entretien, des mises aux normes, de l'argent public. Et ce terrain-là est stratégique : face à la mer, proche du centre-ville et des axes rapides. Dans une ville en transformation, ce type d'emplacement prend de la valeur.

À un moment, la question devient simple : qu'est-ce qui est le plus "rentable" ? Maintenir une trentaine de résidents modestes à l'année, ou imaginer autre chose ? Je n'ai pas les preuves d'un calcul cynique. Mais il est évident que les logiques financières pèsent. Et que ces vies-là ne font pas le poids face à des perspectives de développement.

Ce que je n'ai pas développé dans le film, c'est le délai : quatre mois pour partir. Quatre mois, c'est extrêmement court quand on vit déjà dans une certaine précarité. Comment vendre un mobile-home ? Comment se reloger ? Comment engager un recours ? La violence est aussi là : dans le temps contraint.

Je n'ai pas voulu faire un film d'investigation, et puis comme je l'ai décrit, les raisons sont trop complexes pour être traitées dans le film. Ce qui m'intéressait, c'était ce que cette décision produit humainement. Le sentiment d'être remplaçable. D'être la variable d'ajustement.

Et ce n'est pas un cas isolé. D'autres campings ferment en France. Derrière chaque fermeture, il y a des arguments réglementaires. Mais il y a aussi une question plus large : quelle place laisse-t-on à ces formes d'habitat populaire dans nos villes qui se transforment ?

Le film ne tranche pas. Il regarde. Et il montre ce que cela fait, concrètement, d'avoir quatre mois pour quitter l'endroit où l'on vit depuis des années. Pas une parcelle. Pas une adresse. Un chez-soi. Ce que cela fait d'apprendre que votre maison n'était, aux yeux des autres, qu'une occupation provisoire.

Vue sur mer donne la parole à celles et ceux qui ne sont pas entendus, notamment par les pouvoirs publics. Estimes-tu que ce film a une dimension militante ?

Je ne fais pas des films militants au sens frontal du terme. Je ne cherche pas à désigner un coupable, ni à marteler un message. Les situations sont presque toujours plus complexes que ça. Elles sont faites d'enchevêtrements économiques, politiques, sociaux. Je me méfie des récits trop manichéens.

En revanche, je fais des films d'évocation. Des films qui regardent, qui prennent le temps, qui laissent apparaître ce qui fissure. Ici, ce que j'ai vu, c'est un sentiment très fort d'être oubliés. Pas représentés. Pas considérés. Les décisions tombent d'en haut : un arrêté, un courrier, une annonce administrative, et eux apprennent après coup qu'ils vont devoir partir.

Pendant que d'autres parlent de mobilité, d'adaptation, de réforme, eux comptent leurs kilomètres, leurs factures, leurs forces. Ça crée une distance. Pas spectaculaire. Une usure. Le sentiment que le monde avance sans eux.

À force de se sentir mis de côté, on finit parfois par se refermer. Par chercher des responsables. Le mépris, ils le perçoivent immédiatement. Et le mépris est une émotion dangereuse : on ne s'en défait qu'en méprisant à son tour.

Donc non, ce n'est pas un film militant. Mais c'est un film profondément politique, au sens où il parle de fractures sociales, de dignité, de place. Et de ce que ça fait, concrètement, de ne plus se sentir à sa place nulle part.

Peux-tu nous parler des plans de nature que l'on voit à plusieurs reprises dans le film et qui semblent résonner avec la situation en cours au camping ?

Un jour, la fille de Berthe m'a dit : « On ne déracine pas les vieux arbres. » Cette phrase m'est restée. Elle dit quelque chose de très simple : certains départs ne sont pas des transitions, ce sont des arrachements. On peut changer d'adresse, mais on ne déplace pas des racines aussi facilement.

Il y a ceux pour qui partir est une étape. Et puis il y a ceux pour qui partir, c'est perdre. Au camping, les habitants étaient profondément attachés à leurs petits jardins, à leurs fleurs, à leur potager. Ce bout de terre, même minuscule, représentait un ancrage, presque un statut. Passer d'un mobile-home avec un jardin à un appartement, c'est aussi perdre ce rapport direct à la nature, cette respiration.

En filmant les départs, j'ai vu autre chose : quand les mobile-homes disparaissaient, la végétation revenait. Des fleurs repoussaient là où il y avait du béton et de l'acier. La nature reprenait ses droits, silencieusement. C'était beau et cruel à la fois. Comme si la terre pouvait effacer les traces plus vite que les humains.

Ces plans ne sont pas des symboles plaqués. Ils viennent d'eux. De leur attachement aux plantes, au jardin, au vivant. Michel, ancien cuisinier, parlait de son potager comme d'une nécessité vitale. Édith, elle, veillait sur ses plantes comme sur une présence familière. La nature n'est pas un décor : pour eux, c'est une respiration.





LES PERSONNAGES



Michel, 67 ans, ancien cuisinier, vit au camping avec 1 000 euros par mois. Il parle fort, s'emporte vite, mais l'inquiétude le réveille la nuit. Il a déjà appelé un ferrailleur : 600 euros pour démonter ce qui fut son toit.

« *Ça finira comme une boîte de conserve* », lâche-t-il.

Le logement social ? Il n'y croit plus. Il parle d'acheter une caravane, de faire tenir sa vie dans une voiture.



Édith, 74 ans, pensait finir sa vie au camping. Par peur, elle a vendu son mobile-home 1 500 euros en liquide, au premier venu. Les cartons étaient faits depuis des semaines.

Aujourd'hui, elle vit dans un appartement à deux kilomètres de la mer. Un balcon où elle pourra mettre ses plantes, et du calme. Trop peut-être.

« *Et c'est ce calme qui me tue.* »



Huit ans que **Gilles** vivait là. Il avait isolé, posé du double vitrage, aménagé son jardin. Le camping, c'était sa liberté : Johnny à fond, le barbecue, l'apéro, le chien qui se promène à sa guise.

Sur Facebook, il lit : « *les cassos du camping* ». Il roule une cigarette. Les mains tremblent.
« *Il y a la haine qui s'installe…* »



Fanny est la plus jeune du camping. Elle parle souvent en disant « *ils* », comme si elle se mettait légèrement de côté. Une façon de se protéger, peut-être. Elle observe beaucoup. Elle dit que le camping, c'était « *comme un petit village* » : seuls, mais les uns à côté des autres. Son père, Michel, vit à quelques mètres d'elle.

Elle encaisse. Elle s'adapte. Le départ la touche moins en apparence. Elle sait que pour elle, il sera moins définitif.



Sylvie appelle sa tiny house « *mon escargot* ». Une coquille finlandaise en bois blond, chaude, écologique, où tout tient dans un couloir. Elle y voulait la paix. Finir ses jours là, simplement. Infirmière, syndiquée, « *un peu gaucho* » dit-elle en souriant, elle pensait avoir trouvé son endroit.

Mais les campings municipaux ferment. Alors elle replie sa coquille. Presque en silence. Sans drame. Un peu plus lucide.



Berthe a 88 ans. Trente-huit ans qu'elle vit au camping. Elle en est la mémoire. Quand elle est arrivée, le terrain descendait jusqu'à la mer. Elle pensait finir ici. Elle partira finalement en train, avec juste une valise et son sac. Sacré caractère, regard vif, et toujours des petits verres le soir au bar du quartier.

Elle ne se plaint pas. Mais à cet âge-là, quitter un lieu, ce n'est pas changer d'adresse. C'est quitter sa vie.

À PROPOS DU RÉALISATEUR



Xavier Champagnac commence le cinéma en tant que régisseur, notamment sur les longs-métrages *Avant que j'oublie* de Jacques Nolot, *Le clan* de Gael Morel, *Rester vertical* de Alain Guiraudie, *Plaire, aimer et courir vite* de Christophe Honoré ou encore *Petite nature* de Samuel Theis.

En 2010, en travaillant sur un court métrage en tant que régisseur, il a rencontré en repérant le décor principal des hommes démunis vivant seuls dans une pension à Soissons dans le Nord de la France. De cette rencontre est né son premier film documentaire *La vie, ici* qui observe leurs quotidiens.

Cette première expérience a confirmé son envie et son désir de réalisation. Les difficultés affectives et sociales rencontrées dans des territoires français en déclin sont les thèmes qui sont traités dans ses films. Des travailleurs de la zone commerciale *Les décentrés* aux gendarmes, derniers représentants publiques d'une campagne déshéritée *Les gendarmes et le territoire*, l'humain est au coeur de son cinéma.

FICHE TECHNIQUE

Durée **52’ et 63’**
Format de tournage **4K, HD**
Formats de diffusion **DCP, ProRes 422, H264**
Année de copyright **2026**

ÉQUIPE TECHNIQUE
Musique originale **Jonathan Aubart**
Image **Xavier Champagnac**
Son **Simon Moyse, Philémon Schaffhauser**
Montage **Régis Noël**
Montage son et mixage **Tudi Le Nédic, Baptiste Bertrand**
Étalonnage **Pierre Bouchon**
Affiche **Maud Coué**

PRODUCTION
Un film produit par **Mille et Une Films - Maël Mainguy**
Équipe de production **Emmanuelle Jacq, Inès Lumeau, Claire Jan Kerguistel, Pauline Suplisson, Marie Bonnin, Véronique Mauras, Morgane Carriou**

En coproduction avec **Les Nouveaux Jours Productions**
Avec la participation de **France Télévisions - Ici Normandie**

DIFFUSEUR
ICI Normandie

SOUTIENS
France Télévisions
Région Bretagne
Centre National du Cinéma et de l’Image Animée
Procirep-Angoa

LIEU DE TOURNAGE
Cherbourg-en-Cotentin

CONTACT

Diffusion

Mille et Une Films

contact@mille-et-une-films.fr
02 23 44 03 59

27 avenue Louis Barthou
35000 Rennes

Production

Maël Mainguy

maelmainguy@mille-et-une-films.fr

Mille et Une Films est une société créée en 1995 à Rennes. Nous produisons essentiellement des documentaires de création pour la télévision (ARTE, France Télévision, YLE, RTBF, SVT, etc.) et le cinéma. Nos films sont régulièrement montrés dans les festivals nationaux (Cinéma du Réel, Cannes, FIPADOC, le FID, Les Etats Généraux de Lussas, etc.) et internationaux (Dei Popoli, le FIFA, Locarno, Dok Leipzig, etc.). Mille et Une Films est riche d'un catalogue d'une soixantaine de documentaires et une dizaine de fictions.

Nous accompagnons des réalisateur·trice·s confirmé·e·s comme de jeunes auteur·trice·s. Les films que nous défendons sont des projets personnels, exigeants et qui portent un regard engagé et/ou décalé sur le monde.

L'ancrage régional de la société est un choix que nous défendons. Nous avons à coeur de participer au développement des talents de notre territoire, en collaboration avec des diffuseurs locaux, tout en nous appuyant sur un réseau plus large au national et à l'international. Cela nous permet de participer activement à la dynamique de la filière régionale. Cet espace favorise le développement de projets aux formes plus libres ou portés par des auteurs émergents.

Nous voyons dans les coproductions un moyen collectif et stimulant de défendre les films, qu'elles soient interrégionales, européennes voire internationales.

Créée et portée par Gilles Padovani pendant presque 30 ans, l'arrivée d'Emmanuelle Jacq au sein de l'équipe en 2019 s'inscrit dans la continuité d'une production de documentaires avec la même exigence, le choix renouvelé de l'émergence et un mélange de proximité et d'ouverture vers de nouveaux horizons.

En 2023, une nouvelle étape de l'aventure commence avec le rapprochement de la société Les Nouveaux Jours dans un esprit toujours collectif et au service des films. Menées désormais par 3 producteur·trice·s Morgane Carriou, Emmanuelle Jacq et Maël Mainguy, les deux sociétés associent leurs compétences pour accueillir et faire émerger des projets de tous horizons, portés par la personnalité et le regard d'auteur·rice·s d'ici comme d'ailleurs.